

Furonnière a pour cadre un paysage immense  
Que je tiens, avant tout, à mettre sous vos yeux.  
Il est un belvédère, à très courte distance,  
Où, pour le contempler, nous serons pour le mieux.  
Suivez-moi donc, lecteur. si vous voulez me croire,  
De ce pas nous allons escalader Comboire.  
De tous nos environs, c'est le point culminant :  
Donc, pour l'observateur, c'est le plus avenant.  
Cet énorme rocher ou je vous accompagne,  
Détaché, Dieu sait quand ! des flancs de la montagne,  
En plaine, aux bords du Drac est venu se planter.  
Depuis lors, à tous ceux qui veulent y monter,  
Il tient lieu de balcon; c'est un observatoire ;  
Voilà pourquoi, lecteur, je vous mène à Comboire.

L'ascension se fait par un sentier charmant !  
En char à deux chevaux on l'aborde aisément.  
Dans ses rochers boisés, l'ingénieur militaire  
A grands frais a creusé ce redoutable fort,  
Que vous voyez d'ici, ce grand quadrilatère,  
Hérissé de canons, pourvoyeurs de la mort.  
Malgré le poids des ans, à l'ardeur qui m'anime,  
Nous toucherons bientôt à la plus haute cime.  
Arrivés au sommet, sur ce moelleux gazon,  
Asseyons-nous tous deux devant cet horizon.  
Soyez prudent surtout. Craignez-vous le vertige ?  
De ce jeune bouleau saisissez bien la tige ;  
Nous sommes sur le bord d'un abîme effrayant  
Et le gouffre, dit-on, parfois est attrayant.  
Installés maintenant devant ce grand tableau,  
Elargissons nos yeux et crions : Que c'est beau !  
Que c'est grand, ô mon Dieu! quel coup d'œil magnifique,  
Sublime, ravissant; quelle scène magique !  
C'est un paysage idéal :  
Oui, je mets au défi le plus fameux touriste,  
Du pôle nord au pôle austral,  
D'en trouver un pareil à noter sur sa liste.

~ ~ ~ ~ ~

Votre œil inassouvi par cet aspect d'ensemble,  
Voudrait s'initier au plus petit détail ;  
Je vais vous contenter de mon mieux, mais je tremble  
De rester en chemin, fourbu par ce travail.  
Au nord, c'est le massif de la Grande Chartreuse,  
Ensermant le couvent, thébaïde fameuse,  
Où les pieux enfants du noble saint Bruno,  
Le vieux pécheur contrit et le jeune étourneau,  
Tous les désespérés, avant horreur du monde  
S'enfouissent, vivants, cherchant la paix profonde.  
La ville de Grenoble, aux pieds du mont Rachais,

Avec ses hauts remparts, ses forts et ses clochers  
Se mire dans les eaux tranquilles de l'Isère;  
Ville selon mon cœur, ville que je préfère.  
En montagnard fidèle, en parfait Dauphinois,  
A toutes les cités que je vis autrefois.  
Du Casque de Néron jusqu'à la dent de Crolle,  
De tous côtés l'on voit comme une ronde folle  
De pittoresques monts, de vallons, de coteaux,  
Parsemés de villas, de fermes, de châteaux.  
Plus à l'est, saluons : c'est le Graisivaudan!  
Perle du Dauphiné, terre de Chanaan,  
Qui rappelle si bien cette terre promise  
Aux Hébreux affamés par le divin Moïse.  
Pays béni du ciel, toujours tu fus cité  
Pour tes sites riants et ta fécondité.  
Arrière le désert! - Arrière la misère! .  
Cette large vallée, où s'attarde l'Isère,  
    En méandres capricieux,  
    N'est qu'un jardin délicieux,  
Un bijou, détaché du paradis terrestre,  
Richement enchâssé dans cet écrin alpestre.

Maintenant, cher lecteur, voyez-vous, au levant,  
Ce gigantesque mur, ce long rempart géant ?  
    Des Alpes c'est la grande chaîne  
Qui du nord au midi, en limitant la plaine,  
Forme, par sa hauteur, la ligne d'horizon.  
Tout au fond : le mont Blanc, couvert de sa toison  
De neige et de glaciers. Par sa taille il commande  
Et préside en Titan à cette sarabande  
De pics, aux pieds desquels le beau Graisivaudan,  
Etale dans la plaine un limon fécondant.  
Devant nous, admirez ce cordon de verdure  
Ce chapelet sans fin, interminable lé,  
D'arbres aux verts rameaux, à la haute stature  
Qui relie, en berceaux, Grenoble au pont de Claix.  
C'est le cours Saint-André, la route sans pareille.  
Jamais, dans leur orgueil, ni Bordeaux, ni Marseille,  
Ni Lyon, ni Paris, grands centres populeux,  
N'auront un vestibule aussi majestueux.  
Le cours mesure, en long, plus de huit mille mètres,  
Bordés, sur quatre rangs, de tilleuls et de hêtres,  
De platanes touffus, d'érables et d'ormeaux.  
Dans ses fossés profonds, courent de belles eaux  
Qui s'en vont, bouillonnant dans leur étroite gaine,  
Arroser des jardins et féconder la plaine.

Au bout de notre cours, l'un à l'autre accolés,  
Se trouvent les deux ponts qu'on nomme : ponts de Claix,  
Le plus haut, le plus vieux, bâti par Lesdiguières,

En baron féodal porte sa voûte altièrè;  
Du haut de sa grandeur il toise son rival  
Et le prend en pitié comme son piédestal.  
Le pont neuf, j'en conviens, est beaucoup plus pratique;  
C'est le mot consacré, le terme de boutique  
Trouvé par l'ingénieur, quand il veut trop souvent  
Par amour de la ligne abattre un monument.  
De ces deux œuvres d'art l'accouplement grotesque  
A détruit, selon moi, tout l'effet pittoresque.  
Mais, laissons le moderne et son goût positif  
Et prenons le midi pour nouvel objectif.

Vers ce point cardinal les montagnes s'abaissent ;  
Les deux vallons à pic du Drac et de la Gresse  
Débouchent au milieu de mamelons boisés,  
Surgissant au hasard, bizarrement posés

Et bizarres d'aspect. Le vieux château d'Allières,  
Bien déchu ! mais jadis grande gentilhommière,  
Domine son plateau, rappelant au puissant,  
Que le sort des châteaux et des rois est changeant.

Non loin de ce manoir se trouve la cascade  
Qui, souvent, fut pour nous un but de promenade ;  
Un but de pêche aussi, car ses limpides eaux,  
Tombent, en écumant, du haut d'un précipice,  
Et forment, dans les prés, plusieurs petits ruisseaux  
Ou foisonnent la truite et surtout l'écrevisse.  
Encor plus près d'ici, portez votre regard;  
C'est Claix! mon charmant Claix! c'est son grand boulevard,  
Son clocher qui pour moi fut le plus beau du monde  
Et sa ruine, bistrée, au soleil qui l'inonde.

~~~~~

Dans un pli de terrain, au penchant du coteau,  
Se réchauffe gaîment mon séduisant hameau.  
Et c'est là que, tapi dans son nid de feuillage,  
Repose, en plein midi, mon modeste ermitage.  
Vite! Tourmons nos pas vers eux; en descendant,  
Nous pourrons contempler les sites du couchant.  
Quittons, non sans regrets, cette page sévère,  
Ce tableau grandiose, aux charmes inouïs;  
Le verso du feuillet donnera, je l'espère,  
Quelques nouveaux plaisirs à nos yeux éblouis.

~~~~~

Tout d'abord, devant nous c'est le mont Moucherotte,  
De ce chaînon alpin la cime la plus haute;

Point de vue admiré du touriste amateur,  
Pour sa large envergure et sa grande hauteur.  
Adieu les beaux lointains, aux lignes indécises !  
Tout est au premier plan ; les formes sont précises.  
Et ne dirait-on pas qu'un géant surhumain  
A déplacé ce mont, l'a mis sous notre main ?  
La montagne est si près, que pour en voir la crête  
On doit lever les yeux et renverser la tête.  
Son crâne est dénudé, mais sur tous ses coteaux,  
Sont accrochés des bois, des vergers, des hameaux.  
A sa droite, on peut voir les trois roches jumelles  
Qui reçurent pour nom celui de : Trois Pucelles;  
Très justement, ma foi! car nul talon humain,  
De leur virginité n'a trouvé le chemin.